

Extrait n°3 :

*Réanimer la nature*, Val Plumwood, éditions, 2020, éditions Puf, p.31-34.

« Pour moi, la philosophie doit voir les humains immergés dans un médium à la fois profond et superficiel (selon les endroits). Le passage à une perspective mixte nous permet de comprendre que l'humano-centrisme peut avoir un coût sérieux pour les humains comme pour les non-humains. Le réchauffement planétaire en est une bonne illustration. Les humains y perdront, les non-humains également. Il me paraît plus prometteur de redéfinir la dimension « profonde » comme ce qui conteste l'humano-centrisme. Nous pouvons alors examiner en profondeur deux types de problèmes, humains et non-humains. L'humano-centrisme est en effet un syndrome complexe qui inclut l'hyper-séparation des humains en tant qu'espèce spécifique et la réduction des non-humains à leur utilité pour les humains (instrumentalisme). Beaucoup affirment que c'est le seul choix prudent, rationnel ou possible.

J'affirme à l'inverse que cet humano-centrisme n'est dans l'intérêt ni des humains ni des non-humains, qu'il est même dangereux et irrationnel. Il nous empêche notamment de comprendre combien nous sommes inscrits dans la nature et dépendants d'elle, il déforme nos perceptions et conceptions de manière à nous rendre insensibles aux limites, aux dépendances et aux interconnexions de type non humain. Si l'on considère que l'esprit coïncide avec l'humain, l'hyper-séparation consiste à nier les aspects spirituels de la nature et les aspects naturels de l'humain : par exemple, l'immersion humaine dans un monde écologique et notre dépendance envers lui. Quand la nature fait l'objet d'une hyper-séparation et d'une réduction conceptuelle, nous perdons la capacité d'empathie, nous ne pouvons plus voir la sphère non humaine sous un angle éthique, mais nous nous faisons aussi une idée erronée de notre propre caractère et de notre place, avec un sentiment illusoire d'agentivité et d'autonomie. Les cadres conceptuels humano-centrés constituent donc un risque direct pour les non-humains, mais aussi un risque prudentiel indirect pour le moi, pour les humains, surtout dans le cadre de nos efforts pour repousser les limites.

C'est l'un des nombreux moments où les suggestions de la théorie féministe peuvent être utiles. Le masculino-centrisme (très comparable à l'humano-centrisme, par certains côtés) peut être néfaste pour les hommes comme pour les femmes. Il rend les hommes insensibles aux dépendances en tant qu'interconnexions, aussi bien qu'il dévalorise les femmes. Il faut l'attaquer sur plusieurs fronts, changer les hommes et changer les femmes, changer les individus et changer les institutions. L'humano-centrisme est également à double tranchant, et nous devons reconnaître le déni de notre incarnation, de notre animalité et de notre

inclusion dans l'ordre naturel comme allant de pair avec la démarche qui nous pousse à prendre nos distances par rapport à cet ordre et à le dévaloriser. La culture humano-centrée nous empêche de nous percevoir comme partie intégrante d'écosystèmes et de comprendre que la nature rend notre vie possible. Les illusions qui en découlent – nous serions écologiquement invulnérables, au-delà de toute animalité et « hors de la nature » - nous rendent incapables de comprendre notre identité écologique et notre dépendance envers la nature. Cette incapacité est la source de bien des catastrophes environnementales, tant humaines que non-humaines. L'incapacité ou le refus de reconnaître la contribution des non-humains à notre existence nous encourage à les priver de ressources. Certains aspects du problème relèvent de l'équité, parce que nous refusons d'accorder aux autres espèces leur part de la Terre, d'autres relèvent de l'éthique, parce que nous ne leur accordons pas le soin, la considération et l'attention qu'elles méritent. Cela signifie que nos « profondes » défaillances éthiques humano-centrées et nos « superficielles » défaillances prudentielles sont étroitement et interactivement liées. »